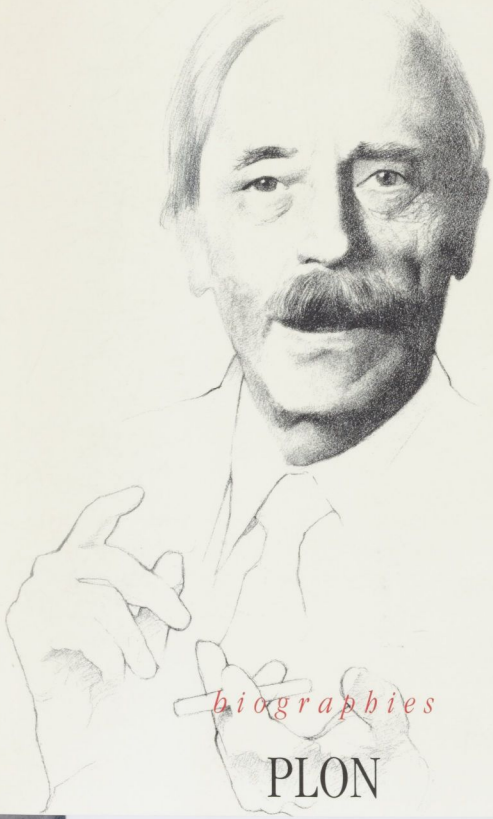
Denis Bertholet

Paul VALÉRY



biographies

PLON

205152

PAUL VALÉRY

8°Ln27
99048

Du même auteur

Le Bourgeois dans tous ses états, Olivier Orban, 1987.
Les Français par eux-mêmes, 1815, 1885, Olivier Orban, 1981.

Denis Bertholet

Paul Valéry

1871-1945



PLON
76, rue Bonaparte
Paris

DL 28 SEP. 95 27682

© Plon, 1995.
ISBN 2.259.18306.9

A la mémoire de mon père.

Première partie

Jeunesse

Chapitre Premier

L'ENFANT
(1871-1884)

Paul Valéry naît à Sète le 30 octobre 1871, à 19 heures. La Troisième République a un peu plus d'une année, le petit Marcel Proust a vu le jour trois mois et demi auparavant. L'immeuble où vit la famille Valéry s'ouvre sur la Grande Rue, au numéro 65. L'appartement donne de l'autre côté, sur les quais et le port. Les premiers regards du nourrisson tomberont sur une forêt de mâts ; les premiers bruits qu'il entendra seront ceux de l'eau et de la grouillante activité portuaire ; il humera, avant tout autre fumet, les arômes puissants du port et de la mer, évocateurs de voyages et de terres lointaines.

La maison manque de style. Elle s'élève sur trois étages, dans une rangée d'immeubles de dimensions et de facture analogues. La façade est pauvre en ornements, un peu trop carrée et trop raide pour qu'on puisse lui trouver du charme. Elle est faite, comme l'ensemble de l'urbanisme sétois, pour être oubliée. Il serait malvenu que de vains décors de pierre distraient le regard de la mobile et savante architecture que composent et recomposent sans cesse le gréement des navires, le brisement des vagues et la fuite des nuages dans le ciel immense.

Conformément à la tradition qui suggère d'offrir au nouveau-né la protection du plus grand nombre possible de saints, ses parents lui donnent à son baptême les prénoms Ambroise, Paul, Toussaint et Jules. Son prénom usuel sera Paul, malgré quelques hésitations en faveur du plus sonore Ambroise, à l'époque de ses débuts en littérature. Ambroise et Jules appartiennent à la tradition familiale. Le premier est le prénom du grand-père paternel, décédé, et le second celui du grand-père maternel, qui vit toujours. Paul a un frère, Jules, de huit ans son aîné.

Son père, Barthélemy Valéry, quarante-six ans, a fait toute sa carrière dans l'administration des douanes. Au début des années soixante-dix, il exerce les fonctions de vérificateur principal ; ses supé-

rieurs apprécient son exactitude consciencieuse et le notent bien. Son statut professionnel lui assure la dignité d'un bourgeois aisé, que la relative modestie de ses moyens financiers n'empêche pas d'être ouvert aux choses de l'esprit et de la culture. Il est issu d'un milieu de marins et pêcheurs corses. Sa famille, originaire de Bastia et dont le nom naguère s'épelait Valerj, a longtemps été propriétaire d'une compagnie de bateaux de pêche, qui n'a pas résisté aux transformations économiques et techniques du début du siècle, et a été absorbée par la compagnie concurrente. Son père est commerçant. Sans être brillante, la carrière de Barthélemy est plus qu'honorable ; elle témoigne d'un passage réussi de la société insulaire aux mœurs continentales, et du secteur privé à l'administration publique.

Son mariage, en 1861, a contribué à lui conférer un confortable prestige. Il a épousé Marianne-Françoise-Alexandrine Grassi, habituellement appelée Fanny, fille de Giulio Grassi, consul d'Italie. Fanny a trente ans au moment de son mariage. Née à Trieste, elle a reçu une excellente éducation ; elle a suivi ses parents à Gênes, où ils se sont installés en 1850, puis à Sète, où son père était nommé cinq ans plus tard. Ses deux sœurs sont mariées, l'une à Gênes, l'autre à Londres. Sa mère, Jeanne, meurt en 1859. L'emplacement que son mari choisit pour elle au cimetière Saint-Charles, et qu'il orne d'une stèle portant les armoiries de la famille Grassi, deviendra celui de la tombe de Paul Valéry, quand le cimetière sera devenu, par la grâce de sa poésie, le cimetière marin.

Giulio, Fanny, Barthélemy : la famille Valéry-Grassi, bientôt enrichie de Jules, puis de Paul, coule des jours peu agités. Sète vit fort loin des grandes crises et des événements qui font les livres d'histoire. La chute de l'Empire, l'Année terrible, la naissance du régime qui couvrira Paul d'honneurs, n'y rencontrent que des échos assourdis. En été 1871 a lieu le seul épisode vraiment important de ces années. Le prince Humbert, fils du roi d'Italie Victor-Emmanuel II, s'arrête à Sète au cours d'un voyage qui le mène en Espagne. Il y est reçu par le consul Grassi, accompagné de son gendre Valéry ; il est conduit dans le plus bel hôtel de la ville, puis on lui fait parcourir les canaux et le port, sur une embarcation mise à sa disposition par l'administration des douanes. Fanny se rappellera jusqu'à sa mort cette glorieuse journée.

La petite enfance de Paul Valéry n'est ponctuée d'aucun événement ou drame notable. Le mode de vie de la famille est celui d'un milieu bourgeois classique. L'appartement est conventionnel. On se tient d'habitude dans le petit salon, qu'orne un canapé. On entre parfois dans le grand salon, où se dresse le piano auquel on ne touche jamais. Une vie sociale rangée et un train de maison décent, un catholicisme bienséant et une morale rigoureuse constituent l'environnement de ses jeunes années. Barthélemy et Fanny ont les curiosités et

les attachements de leur milieu. Lui, le visage caché derrière une vaste barbe, semble avoir été un homme aux goûts conservateurs, reflétant les valeurs et les préjugés de son temps, détestant le désordre politique, bonapartiste dans l'âme, imprégné probablement d'un antisémitisme larvé, qui ne constitue pas une idéologie à proprement parler, mais qui fait partie à cette époque des représentations et du vocabulaire communs d'une notable partie de la société française.

Elle, menue et pleine de vitalité, apparaît comme une femme d'intérieur impeccable. Son tempérament exceptionnel donne une coloration particulière à la vie quotidienne. Cette femme volubile, pleine d'imagination, aux antipodes des oies blanches que fabriquait en série la bonne société française, passe sans transition d'un sujet de discussion ou d'intérêt à un autre, avec une légèreté et une égalité d'humeur qui ne parviennent pas à dissimuler sa surprenante énergie. Mais sa fantaisie a son envers, une permanente inquiétude de tout et de tous. Un instant d'incertitude, une absence prolongée, une attente imprévue lui sont insupportables. Son anxiété tend à la rendre quelque peu tyrannique. Sa manière d'être a laissé une empreinte très profonde dans le comportement de Paul. Tous ceux qui les verront ensemble, plus tard, s'accorderont à dire que la ressemblance entre eux est frappante. S'il est vrai que les individus héritent les gestes et les attitudes de leurs parents, force est de constater que Valéry a beaucoup plus reçu de sa mère que de son père.

L'enfance du poète, paradoxalement, n'est guère francophone. Barthélemy, né et éduqué à Bastia, s'exprime soit dans son dialecte corse, soit dans la langue de son épouse. Fanny, formée dans le culte de la patrie italienne, n'assimilera jamais vraiment la langue française. A la maison, elle parle l'italien, plus précisément un mélange d'italien classique et de dialecte génois. Quand elle se met au français, cela donne une langue mixte, originale et imagée, où les mots et les expressions des deux pays se mêlent, voire s'embrouillent. Corse, italien, génois, mêlés d'un peu de français : Jules et Paul Valéry sont méditerranéens avant d'être français. Ils possèdent la culture du pays d'Oc, ouverte sur la mer des Romains et sur la latinité. Paul aimera toujours entendre et parler la langue italienne, associée pour lui à l'atmosphère et aux émotions de son enfance.

La tradition familiale n'a pas transmis – ou n'a pas rendu public – de récit se rapportant aux exploits, bons mots, bobos et autres facéties du petit Paul. Certains commentateurs ont beaucoup parlé du premier mot qu'il aurait prononcé : *clé*. Sa première apparition attestée a lieu en été 1873, alors qu'il n'a pas encore deux ans. Il embarque avec sa famille sur un navire à destination de Gênes. « Paolo a été très sage sur le bateau [1] », constate son père. A Gênes, on séjourne chez la

1. *Œuvres*, t. I, p. 13.

sœur de Fanny, Vittoria Cabella, dont la demeure accueillera à plusieurs reprises les Valéry.

Le souvenir le plus ancien de la préhistoire de Valéry date d'un temps où il marchait à peine, et fait l'objet d'un bref récit, « Enfance aux cygnes », inséré dans *Mélange* [2]. On y découvre un bébé « chargé d'un manteau et de collerettes roidement empesées », promené tous les jours par sa bonne dans un jardin public. L'épisode est scandaleux. La bonne s'étant éloignée « dans les feuillages où l'attendait un sous-officier plein d'amour », l'enfant se trouva seul au bord d'un bassin peuplé de cygnes, y tomba et faillit s'y noyer. L'image qui s'est fixée dans la mémoire de Valéry, et qui justifie le récit, est celle de l'enfant flottant un instant, porté par ses robes et collets abondants, et d'une blancheur qui le fait cygne parmi les cygnes. On le retira évanoui, on le transporta chez lui, et un peu de rhum le ramena à la vie. « Mon grand-père voulait tuer la bonne. »

Quelques impressions, quelques instants fugitifs demeurent fixés à jamais dans l'esprit de l'enfant. Un gros orage déchire le ciel ; sa mère se tient près de la fenêtre, il se serre contre elle. Un jour, son sommeil est interrompu par un cauchemar terrifiant, dans lequel une énorme araignée le menace.

Guilio Grassi meurt en 1874, à quatre-vingt-un ans. Au printemps, il avait annoncé à son gendre qu'il mourrait cette année, au jour de sa naissance. Il était né le 9 août, il s'éteint le 11. Pendant les quelques mois que dure la vacance de son poste de consul, ses fonctions sont assumées par Barthélemy, qui le secondait depuis longtemps dans ses tâches. Pour les services ainsi rendus à l'État italien, ce dernier a l'honneur de recevoir la croix de Chevalier de la Couronne d'Italie. Malgré la disparition du dernier des Grassi, le lien affectif de la famille Valéry avec l'Italie demeure aussi étroit, aussi vital qu'auparavant.

De cinq à sept ans, Paolo fait ses premières classes chez les frères dominicains et dans quelques petites écoles – aucune trace de ces brefs passages ne subsiste. Il est alors un garçon plein de tempérament. Sa vivacité épate son père, et parfois l'inquiète un peu : « Rien ne lui fait peur [3] ! » Comme son frère quelques années auparavant, il amuse sa famille par sa curiosité toujours éveillée, par ses innombrables questions et ses papotages incessants. Il a aussi, à l'instar de tous les enfants, ses instants de nostalgie. « Je me mettais sous les draps, je me retirais la tête et les bras de ma très longue chemise de nuit, dont je me faisais comme un sac dans lequel je me resserrais comme un fœtus, je me tenais le torse dans les bras – et me répétais – *Ma petite maison... ma petite maison* [4]. Dans le courant de 1876, il

2. *Idem*, p. 297.
3. Julien-Pierre Monod, *Regard sur Paul Valéry*, p. 17.
4. *Cahiers*, t. XVIII, p. 218.

passe avec ses parents quelques jours en Corse. L'antique famille Valerj, au contraire du clan Grassi, disparaît dès lors de l'horizon familial de Paul.

Pendant l'été de 1878, les Valéry s'arrêtent de manière aussi brève que touristique à Paris, en route pour Londres, où vit l'aînée des sœurs de Fanny, Pauline de Rin. Dans le train, Paolo s'amuse à pousser de toutes ses forces la paroi avant du wagon ; émule innocent du baron de Münchhausen, il est sûr de contribuer ainsi à l'effort de la locomotive, et d'accélérer la marche du train. Pendant la traversée de la Manche, à bord d'un bateau vétuste et agité, il est aussi malade que possible. Le séjour londonien laissera à l'enfant un détestable souvenir, celui de la terreur incoercible qui le saisit en visitant le musée Tussaud, et une image délicieuse, celle d'une représentation de *Fantanitza* de Franz von Suppé, et des danseuses pirouettant sous la neige.

Alors qu'il va fêter ses sept ans, les choses sérieuses commencent pour lui. Le 2 ou le 3 octobre 1878, son père le prend par la main et l'amène au collège de Sète, sur les hauteurs de la ville. « Assez anxieux, mais assez curieux de la suite de cette grande aventure, prêt à rire, et non loin de pleurer » [5], il entre en classe de neuvième, et dans l'univers de la culture française. Le collège est bâti à mi-hauteur du mont Saint-Clair, seule éminence au milieu d'un paysage entièrement plane, entre la Méditerranée et le vaste étang de Thau. Sur ses flancs, les cours du collège, disposées en terrasses, dominent la ville et le port. Sète [6], vue d'en haut, se présente comme une île que deux bandes de sable, seules, rattachent à la terre ; cette île, de surcroît, est sillonnée de canaux et percée de bassins qui laissent partout deviner la présence de l'eau. Paul, pendant les années qu'il y passe, s'emplit de l'impression de dilatation des sens et de l'esprit que procure l'immensité de l'horizon, et se livre au plaisir que l'imagination trouve à suivre les mouvements des bateaux entrant au port et en sortant, et à deviner de quelles terres ils arrivent ou de quelles marchandises ils sont chargés.

Il ne voue pas la totalité de son temps à la contemplation de la mer. Grâce à l'institution du *piquet*, dont il donnera un jour une convaincante apologie, il consacre un certain nombre d'heures à une rêverie forcée devant le mur de la salle de classe. Quand il ne rêve pas, il est un écolier tout à fait honorable. Le collège de Sète présente l'avantage d'avoir fort peu d'élèves. « Nous étions quatre dans ma classe, et, par le simple jeu des probabilités, j'étais premier une fois sur quatre, sans le moindre effort [7]. » Lui et ses camarades se partagent chaque année un nombre disproportionné de livres et de couronnes, qu'ils se

5. *Œuvres*, Pléiade, tome I, p. 1429.
6. Sète, à l'époque, s'écrivait Cette. En 1927, la municipalité décidera de passer à l'orthographe actuelle, qui renoue avec l'étymologie latine du nom.
7. *Œuvres*, tome I, p. 1085.

font un plaisir de recevoir en grande pompe, en présence des autorités locales, lors de la distribution annuelle des prix. Ses premières années de scolarité laissent à Valéry, qui fera profession de détester le système français d'enseignement, un agréable souvenir, que ne semblent pas troubler les réminiscences des moments d'ennui, des éventuelles mauvaises notes, voire des commentaires peu encourageants en marge de certains devoirs (« Votre devoir est d'une médiocrité désespérante. Vous ne travaillez pas sérieusement, mon garçon »).

Paul, vers dix ans, subit une sensible métamorphose. En grandissant, il ne perd rien de sa vivacité, mais il se révèle fluet, physiquement peu résistant, en même temps que très impressionnable. Il se présente comme un garçon aux traits fins et au teint mat, mobile, parlant d'une voix chantante. Il affirmera, à cinquante-cinq ans, avoir toujours souffert de son excès de sensibilité. Ses terreurs d'enfant le laissent sans défense. Il évite les jeux et les exercices violents, qu'il a désormais en horreur. Il refuse toute compétition, toute joute avec ses camarades. Un monde imaginaire se développe en lui, qui devient l'essentiel de sa vie, qu'alimentent bientôt des lectures, et qu'il cultive comme un jardin secret, auquel tout accès est interdit aux tiers. Paul Valéry n'est pas, ne sera jamais un solitaire. Il reste un compagnon apprécié par ses camarades, communicatif et d'humeur plutôt accueillante, commettant son lot de niches et plaisanteries d'écolier, et recevant son dû de punitions. Mais il se préserve, se constitue un domaine intérieur, qu'il décrira comme une île dont il serait le Robinson.

Les raisons de cette transformation ne sont pas identifiables. On peut bien sûr affirmer qu'il s'agit d'un mécanisme de compensation. La force intérieure aurait en quelque sorte fait contrepoids à la faiblesse extérieure. Cela n'explique pas grand-chose. Peut-on supposer que la pression de sa propre sensibilité ait suffi à le transformer de manière aussi profonde ? Cela paraît peu plausible. Il y eut probablement, dans sa vie d'enfant, un déficit, un malheur, une difficulté dont il n'a jamais parlé, mais qui pesa d'un poids immense sur son existence entière. Fut-ce un événement, un fait ponctuel qui le bouleversa, un déséquilibre durable dans le système familial, un manque dans la formation de sa personnalité ? En l'état du dossier, rien ne permet de reconstituer ce qui arriva.

Peut-être ses rapports avec son père jouèrent-ils un rôle dans l'émergence de cet état de fait. Sa mémoire et celle de sa famille ont conservé une image précise de Fanny et de Giulio Grassi, alors que Barthélemy n'y figure que comme une ombre presque effacée. Certes, il disparut plusieurs décennies avant sa femme, et le lent travail de l'oubli ne l'épargna pas plus que quiconque. Mais cela n'aurait pas dû empêcher que les traits fondamentaux de son caractère, que quelques faits ou gestes significatifs fussent enregistrés et transmis par son

épouse ou son fils aîné. Or, nous ignorons quel mari et quel père il fut. Y aurait-il eu, sur ces questions, quelque faiblesse ou quelque excès sur lesquels la légende familiale fit silence ? Il semble que les relations entre le père et le fils aient été distantes, et que Barthélemy ait été un homme peu affectueux. Il est manifeste, en tout cas, qu'il ne laissa dans la personnalité de son fils aucune trace identifiable.

On peut aussi se demander si le jeune Valéry ne souffrit pas de l'impossibilité de se faire comprendre. Il éprouva probablement très tôt le sentiment qu'il n'arrivait plus à communiquer avec les autres, que ses camarades comme son milieu familial, malgré leur bonne volonté, ne parvenaient plus à le suivre dans sa découverte des choses et de lui-même. Il affirmera plus tard avoir voulu, enfant, se constituer comme un point géométrique, un centre tout abstrait où seraient venus se rejoindre et se fixer chaque instant et chaque événement, dans une sorte d'éternité instantanée. Peut-être prit-il alors conscience, en deçà de toute élaboration conceptuelle, du fait que sa réceptivité et sa sensibilité faisaient de lui un être singulier, et que son caractère unique le condamnait à celer l'essentiel de son histoire dans le secret de son esprit.

Quoi qu'il en soit, Paul se transforme. Il devient un être double, chez qui le dedans et le dehors vivent de deux vies séparées, indépendantes, presque indifférentes l'une à l'autre. Il est à la fois sociable et secret, primesautier et mélancolique. L'enfant vif et curieux qu'il a été reste présent, mais se double peu à peu d'un autre personnage, qui a perdu une partie de ses traits enfantins, et dont l'existence s'engage désormais dans des voies originales.

La mer sera l'élément clé de ses orientations futures. Qu'il l'embrasse d'un large regard depuis les hauteurs de son collège, ou qu'il la voie dans le détail de ses mouvements et des activités qu'elle suscite, depuis sa chambre ou pendant ses innombrables promenades au port, elle est pour lui l'aimant de toutes les rêveries et de tous les désirs. Quelques moments, quelques visions joueront dans son imagination et son intellect un rôle fondateur.

Un matin, un trois-mâts flamba dans le port. Les flammes s'élevaient jusqu'à la hune, les mâts s'effondraient dans un fracas que l'on entendait jusqu'au collège. « Plus d'un élève manqua la classe de l'après-midi [8]. » Le spectacle dura jusqu'au soir. A la nuit tombante, la carcasse devint incandescente. Ce fut pour le regard de l'enfant un tableau venu de l'enfer. Il y eut aussi de splendides apparitions. Chaque année, des cuirassés mouillaient pendant quelques jours au large du port. Les enfants de la ville faisaient un accueil triomphal à ces monstres d'acier, « avec leur éperon en soc de charrue, leur crinoline de tôle à l'arrière et, sous le pavillon, le balcon de l'amiral, qui

8. *Œuvres*, t. I, p. 1086.

nous faisait tant envie [9] ». Paul rêve de grandeurs héroïques, en voyant les canots-majors fendre l'onde, traînant « à l'arrière, dans l'écume, les couleurs de leur drapeau et les pans du tapis bleu à bordure écarlate, sur lequel des officiers noirs et dorés étaient assis [10]. « Les visites de l'escadre me rendaient fou [11]. »

Comment, devant de telles merveilles, ne pas prendre le goût de la Marine, ne pas vouloir être, à son tour, un officier éblouissant ? Très tôt, Paul connaît les subtilités du vocabulaire marin ; il a exploré la vie du port dans tous ses recoins, il sait le nom et la fonction de chaque pièce et partie d'un vaisseau, et peut énumérer les types de bateaux en service, avec leurs caractéristiques respectives. A douze ans, comme la plupart des petits Sétois, il veut de toute sa volonté devenir marin. Il est intimement, passionnément convaincu que telle est sa vocation. Il en parle à la maison, et se heurte à un évident manque de conviction de son père. Ce dernier n'a pas besoin de recourir aux grands moyens pour le distraire de cet idéal. Son carnet scolaire s'en charge : il faut connaître les mathématiques pour être reçu aspirant à l'École navale, et Paul est l'exact contraire d'un fort en maths. La question est donc réglée d'entrée de jeu, au grand désespoir du marin en herbe.

Il ne restait plus dans ces conditions qu'à laisser « dériver cette passion marine malheureuse vers les lettres ou la peinture » [12]. Ce fut la peinture. Dès le collège, Paul tient le crayon, dessine ce qu'il voit par la fenêtre de la salle de classe, fixe peut-être des scènes et des personnages. Nous ignorons à quel moment ses gribouillages d'enfant se transformèrent en dessins élaborés, et quand il passa du crayon à d'autres moyens de donner forme aux images qu'il aimait. Une huile lui aurait valu son premier argent : « Il avait barbouillé vers sa douzième année une petite toile qui, confiée au pilote du port, fut vendue par celui-ci pour dix francs, à l'insu de son auteur, tout étonné de cette aubaine [13]. » La mer, les ports, les voiliers resteront toujours ses sujets de prédilection.

L'année 1883 est marquée par deux événements. Au printemps, il fait sa première communion en l'église Saint-Louis. Sa religiosité, à cette époque, semble correspondre à ce que ses parents attendent de lui, et sa ferveur est de conformité plutôt que d'adhésion – la crise religieuse viendra quelques années plus tard. Il n'a pas sur les questions religieuses le regard personnel qu'il porte déjà sur son environnement. Le sentiment esthétique, chez lui, s'est éveillé avant le sentiment éthique.

---

9. *Idem*, p. 1087.
10. *Idem.*
11. *Autobiographie.*
12. *Œuvres*, t. I, p. 1087.
13. Julien-Pierre Monod, *Regard sur Paul Valéry*, p. 18.

En été, il se rend pour la deuxième fois, avec sa famille, chez les cousins Cabella de Gênes. La présence de l'atmosphère, de la vie et des odeurs du port lui évite de se sentir dépaysé. Il s'imprègne de la langue et des manières de vivre de sa famille maternelle, construisant en lui-même l'espace d'une seconde patrie. Il découvre aussi ce qu'est une grande ville. A côté des palais massifs, dont les porches s'ouvrent sur de solennelles cours intérieures, de vastes avenues apparaissent alors sous l'influence d'un rapide développement industriel. Le jeune provincial qu'il est apprend à apprécier cet univers de pierres et de perspectives. Après les architectures du vent et de l'eau, il se met à déchiffrer les raffinements des constructions humaines. Mais son plus grand plaisir consiste à plonger dans l'univers mystérieux des venelles, escaliers, coins et recoins de la ville ancienne. Toute une société exotique grouille dans ce labyrinthe ; il y goûte d' « immenses tartes dorées » faites d'une « farinade de pois chiches » [14] ; il y respire un mélange tout oriental d'odeurs puissantes ou savoureuses ; il y côtoie marchandes, prostituées, enfants déguenillés. « On marche dans la vie épaisse de ces sentes profondes comme on entrerait dans la mer, au fond noir d'un océan étrangement peuplé [15]. »

De retour à Sète, Paul renoue avec les spectacles et les impressions que lui procure la mer. Son imagination, de plus en plus cultivée, s'empare de toute variation des flots ou du ciel, de tout mouvement de bateau, et en fait un tableau, une représentation immense, l'illustration de quelque scène historique ou mythologique. Il se livre aussi souvent que possible au seul exercice physique qu'il pratiquera toujours, et qui représente pour lui la volupté la plus douce, la plus désirable, la plus irremplaçable qui se puisse concevoir, l'égale presque de l'amour, la natation. Nageur impénitent, il se grise de la caresse de l'eau, du jeu changeant des vagues, et offre son corps à la résistance souple et délicieuse de la mer. Il aime aussi la grève, cet espace intermédiaire et indéfinissable, et se promène souvent sur la plage sans fin qui longe la côte languedocienne. Le soleil de midi, l'aveuglante luminosité du sable et de l'eau, l'impression de se trouver en suspension entre la lumière qui monte de l'eau et celle qui vient du ciel lui procurent les sensations dont la résonance en lui sera la plus durable, et lui donnent la mesure intérieure de tout jugement esthétique à venir. Défiant les dieux, il s'essaiera à l'occasion à regarder le soleil en face, au risque de perdre la vue. « Je m'accuse devant vous, dira-t-il un jour à son auditoire, d'avoir connu une véritable folie de lumière, combinée avec la folie de l'eau [16]. »

Pendant l'hiver 1883-1884, en classe de quatrième, une nouvelle manière d'emplir le temps et d'éclairer sa vie s'empare de lui. Il

14. *Œuvres*, t. II, p. 598.
15. *Idem.*
16. *Œuvres*, t. I, p. 1090.

commence à faire des vers. En janvier 1884, il ouvre un cahier de moleskine noire, et le réserve à ses premières productions poétiques. « Sur la moleskine, [...] on voit, en une impression d'un or éteint, le nom du collège de Sète, les armes de la ville et une couronne de lauriers. L'auteur, avec les volutes des majuscules et de l'*y*, avait écrit son nom en grandes lettres sur la première page [17]. » Deux mois plus tard, il demande à son frère Jules, qui s'est installé à Montpellier et y a commencé des études de droit, de lui faire parvenir un dictionnaire de rimes. D'emblée, Paul a la préoccupation du mot juste.

Entre les plaisirs immédiats de l'eau, du dessin, de la rêverie, des promenades au port, et le plaisir nouveau, beaucoup plus sophistiqué, de jouir de ces plaisirs, de savoir que la barque chargée représente le retour de la Croisade et que les thons entassés figurent des guerriers morts, ou de comprendre que les mots peuvent se transformer, s'associer, se rehausser, entre les émotions simples de la vie et les recherches de la conscience réflexive, il y a la distance de l'enfance à l'adolescence. L'enfance de Paul approche de son terme. D'étranges émois troublent son innocence. Un jour, son père l'emmène voir une opérette. « Il y eut un chœur de femmes décolletées qui levaient les bras ensemble à tels instants, et je vis qu'elles avaient des touffes de poil noir aux aisselles, ce qui me remplit d'un étonnement et du sentiment nouveau d'une chose dégoûtante, intéressante, devant être cachée, tue. » Il ne dit mot. Ce repli, ce silence, créent « un petit abcès fermé – insoupçonné de moi-même [18] ».

En 1884, Barthélemy Valéry entre dans sa soixantième année, et prend sa retraite. Ses enfants ont grandi. L'aîné a commencé des études de droit. Le benjamin est en âge d'entrer au lycée. Fanny n'a plus d'attache familiale à Sète. Le moment est arrivé de prendre une importante décision. La famille va quitter le bord de mer et s'installer à Montpellier, qui présente l'avantage d'être proche, et d'offrir les meilleures conditions pour la formation et l'avenir des enfants. Une triste circonstance précipite le mouvement. La France républicaine et industrielle est encore, du point de vue biologique et médical, soumise aux tragiques fatalités d'avant la révolution pastorienne. A la fin de l'été, une épidémie de choléra se déclare dans le Midi. Sète est particulièrement touchée. Au mois de septembre, ses parents envoient Paul rejoindre Jules à Montpellier, que l'épidémie semble épargner. La ville qu'il quitte, à l'âge de treize ans, s'est transformée en quelques semaines en un lieu de mort, où l'on ne parvient plus à fabriquer assez de cercueils pour enterrer les cadavres, où l'on ne voit et n'entend plus que les cortèges funèbres et la sonnerie du glas.

17. Henri Mondor, *Précocité de Valéry*, p. 45-46.
18. *Cahiers*, t. XVIII, p. 218.

Chapitre 2

LE LYCÉEN (1884–1888)

Une période difficile commence. Paul subit avec succès l'examen de passage en classe de troisième, et entre en octobre au lycée de Montpellier. Mais il lui est insupportable de passer d'un monde façonné par la mer à un univers de pierre, d'un espace illimité à des rues que borne le mur le plus proche. Il croit être précipité d'un ciel lumineux dans un labyrinthe obscur. La cour du lycée lui donne l'impression qu'on l'a jeté au fond d'un puits, et il se sent perdu dans les tristes couloirs et les salles lugubres, que garnit un mobilier vétuste. Au mois de novembre, ses parents quittent Sète, et la famille s'installe à la rue de l'École-de-Droit, dans l'antique et austère dédale de la vieille ville. Le logement familial ne plaît guère plus que le lycée au nouveau citadin, et la ville lui paraît sans attrait.

Il est démoralisé. Sa sensibilité, ses goûts, ses attitudes doivent se convertir à un environnement nouveau, dont il ignore tout. Sa première réaction est la fermeture sur soi. « Dépression. Désillusion sur moi-même. Repli en désordre sur des positions non préparées [1]. » Son futur ami et confident Gustave Fourment, qui fait partie de ses nouveaux camarades, est impressionné par ce jeune villageois, à peine débarqué de son port natal, qui possède une exceptionnelle autorité naturelle, mais se montre profondément abattu. Trois ans plus tard, il lui rappellera ses débuts : « C'est donc en troisième que j'eus le bonheur de te rencontrer. Je te vois encore encapuchonné pendant l'hiver, regardant de-ci, de-là, vaguement, paresseusement, assistant (peut-être) à la ruine de tes illusions, de tes espérances, de tes ambitions de lycéen de treize ans [2]. » Les résultats scolaires de Paul reflètent cet état d'esprit. « Aucun rapport personnel avec les maîtres. Je fais quelques efforts qui me donnent de minces résultats. L'ennui

1. Cité par Valery Larbaud, *Domaine français*, p. 261.
2. Paul Valéry-Gustave Fourment, *Correspondance*, p. 54.

prend le dessus. Je deviens élève fort médiocre et le demeure jusqu'à la fin des études [3]. » C'est trop dire : passé le cap des premiers mois, il se montrera un élève passable plutôt que médiocre. Mais l'enseignement qu'il reçoit le rebute, et son refus durable des formes scolaires du savoir s'enracine dans la pénible expérience de cette période. Il déteste la plupart de ses professeurs, « qui règnent par la terreur, [...] ont des Lettres une conception *caporale* » [4], et qu'il jugera n'avoir exercé aucune influence significative sur sa formation. Il réagit contre ceux qui le reprennent ou le punissent en leur opposant une carapace de mépris. Seuls quelques maîtres plus fins que les autres, qui essaient de parler à la sensibilité et à l'intelligence des élèves, lui rendent un peu de goût pour l'étude. Bien que la contrainte d'une règle lui soit insupportable, et qu'il se hérisse contre les obligations de la vie scolaire, Valéry ne se comporte pas en élève rebelle. Sa manière de résister consiste à se replier sur des intérêts et des lectures appartenant à lui seul, et à opposer aux trop longues heures de classe l'indifférence d'un ferme et orgueilleux ennui. Dès cette époque, à vrai dire, il se forme pour l'essentiel par lui-même. Il ignore tout des mathématiques et des sciences, qui sont d'ailleurs peu et mal enseignées. Son domaine de prédilection est la littérature. Il ne consacre qu'une attention superficielle aux auteurs et exercices du programme. En classe, il s'occupe à couvrir ses cahiers des dessins que lui suggère sa rêverie ; aussitôt rentré chez lui il plonge à tête perdue dans ses lectures.

Ses goûts littéraires, d'emblée, sont fort bien définis. Il sait ce qu'il veut lire, et pourquoi il le veut. Depuis quelque temps, il fait ses délices d'une édition fanée de la *Bohème galante* de Nerval. Au cours des derniers mois passés à Sète, il a lu *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, qui lui a paru trop triste. La magie des mots le distrait de ses fastidieux devoirs et de la grisaille des jours. En veine de mystères, aiguillonné peut-être par sa fascination naissante pour les profondeurs de l'esprit, il s'est enivré d'un petit volume pompeusement intitulé *Almanach prophétique*, dans lequel il a trouvé un délectable salmigondis de formules alchimiques, recettes de sorcellerie et récits diaboliques. Mais la passion littéraire de ses treize ans est Victor Hugo. Il a déjà découvert *Les Orientales*, puis *Le Rhin*, qu'il aurait lu plus de cent fois. Il aborde maintenant l'œuvre romanesque, dévore *Notre-Dame de Paris*, se jette avec fièvre sur les épisodes horrifiques de *Bug-Jargal* et *Han d'Islande*, qui prolongent sur un mode plus relevé l'atmosphère de l'*Almanach*, et le précipitent dans ce qu'il appellera « l'extase gothique » [5].

Ses premiers vers se ressentent du verbe hugolien. Le cahier de moleskine noir ouvert en janvier se couvre de poèmes au ton et aux

3. *Autobiographie*.
4. Valery Larbaud, *op. cit.*, p. 261.
5. *Œuvres*, t. I, p. 15.

sujets inspirés du Maître : *Le Gouffre*, *Prométhée*, *La Mort du juste*. Peut-être faut-il à un adolescent, pour habituer sa sensibilité aux finesses de la littérature, des épices fortes et tenaces, des images extraordinaires, qui incrustent en lui une adhésion passionnelle et passionnée, en deçà de tout raisonnement et de toute analyse. L'entrée en littérature du jeune Valéry se fait à travers un romantisme fantastique, nocturne, dramatique, chargé d'images moyenâgeuses et de silhouettes grotesques, à la façon des années 1830. Il reste imperméable au romantisme émotif et trop serein des Musset ou Lamartine, et ne supporte pas la prose désenchantée de Vigny.

L'admiration pour Victor Hugo et les fièvres « gothiques », soutenues peut-être par le souvenir de Gênes, l'aident à découvrir les beautés de Montpellier. Il prend goût peu à peu au charme des façades sculptées, de l'architecture monumentale et des ruelles étroites. Le souvenir de *Notre-Dame de Paris* lui fait aimer la cathédrale Saint-Pierre. Le musée Fabre seul, qu'il découvre dans le courant de l'hiver, le rebute. « Ces salles hautes et généralement sombres, ces vastes toiles d'État, terriblement historiques ou allégoriques, accablaient mon esprit, déjà comblé d'ennui par l'étude des grands poètes que les méthodes punitives du lycée voisin m'infligeaient [6]. » Le jeune Valéry ne croit décidément en rien. Allergique aux grandeurs officielles, réfractaire aux valeurs consacrées, sans respect pour ses maîtres, convaincu de l'exclusive légitimité des goûts et des enthousiasmes qui le guident, il apparaît très tôt comme un être différent des autres, prêt à composer avec leur présence, mais incapable de partager les enthousiasmes convenus qu'on leur impose. Cet écart, en se creusant, aggrave sa tendance à se dédoubler, à séparer en lui une vie intérieure qui ne se communique pas et une vie extérieure conforme aux attentes des autres. Ce mécanisme fut en lui, dès cette époque, une cause de souffrance en même temps que d'orgueil.

La longue année de troisième se termine, en juillet 1885, avec un premier prix de composition française et un second prix de langue et littérature française. Ce n'est guère brillant – mais guère significatif non plus. La classe de seconde lui conviendra mieux. Peut-être le premier été à Montpellier, les promenades sur la lumineuse terrasse du Peyrou, d'où l'on peut par beau temps deviner la mer, ou sous les ombrages du Jardin botanique, lui ont-ils fait adopter pleinement sa ville. Peut-être la fréquentation de ses camarades de lycée, en développant et en approfondissant quelques amitiés, a-t-elle mêlé quelque attrait aux défauts du lycée.

La vie familiale des Valéry se déroule sans histoire, dans une atmosphère austère. Fanny, quoique de culture plutôt étroite, veille à ce que ses fils concentrent leur attention sur des activités sérieuses. On

6. *Vues*, p. 267.

ne leur apprend pas à danser. Malgré le goût que Paul manifeste pour la musique, il ne sera jamais question de lui donner des leçons. Ne pas savoir lire les notes, plus tard, sera pour lui un léger handicap. Les hommes de la famille prennent néanmoins quelques loisirs. Jules, étudiant brillant et cultivé, se plaît à faire découvrir à ses proches les avantages de la vie citadine. Il emmène souvent son père et son petit frère au théâtre, où ils voient jouer Sarah Bernhardt. Il les introduit aussi à l'Université, où ils assistent ensemble à plusieurs cours. Paul, avec son caractère secret et ce qu'on appellerait aujourd'hui ses « blocages » scolaires, a la chance de ne pas faire figure d'enfant difficile. Il ne sera jamais brusqué, ne subira pas le flot des remontrances usuelles. Sa famille se montre constamment tolérante avec lui ; elle a reconnu très tôt qu'il était un être exceptionnel, et qu'il méritait un traitement à part, fait de patience et d'attente.

Ce traitement privilégié se traduit, dès le printemps 1886, par l'obtention d'un luxe inappréciable. En février de cette année, les Valéry emménagent au 3, rue Urbain-V, « rue déclive et tortueuse, bordée de jardins, de masures, et aussi d'une antique maison à trois étages : portail monumental, en chêne sculpté, cage d'escalier plus spacieuse que le reste de l'immeuble »[7]. La famille s'installe au rez-de-chaussée, dans un appartement disposé autour d'un jardinet livré à un reposant abandon. Au fond de ce carré de nature desséchée, Paul jouit d'un espace à lui seul réservé, d'une chambre isolée, dans laquelle il peut écrire, travailler, méditer, rêver à loisir. L'endroit est l'exact contraire de l'espace ouvert vers lequel allaient naguère ses aspirations ; étroit, sombre, percé d'une seule fenêtre, les murs couverts de coupures de journaux illustrés qui se fondent dans la grisaille, meublé d'un bureau à étagères et de bibliothèques bientôt surchargées, il tient à la fois de la turne d'étudiant et de la cellule de moine. Sa chambre sera pour Paul le reflet de l'espace intérieur dans lequel il organise ses découvertes et ses pensées d'adolescent. Il s'y réfugiera comme il se réfugie en lui-même, et y fera régner peu à peu le même désordre sans hasard que dans la succession de ses enthousiasmes.

Paul, pendant cette année, semble avoir trouvé un rythme de croisière, entre l'ennui institutionnel, mieux accepté, la sympathie de ses camarades, des loisirs de plus en plus nombreux, et bien sûr les passions de toujours, dessin et lecture. Les fièvres gothiques continuent, mais s'atténuent. En littérature comme dans sa vie, Valéry est déjà d'une fidélité remarquable. Son sens critique s'aiguise – les leçons reçues au lycée, de ce point de vue, ne sont pas toutes perdues – et l'étoile de Victor Hugo, dont il préfère maintenant les *Feuilles d'automne* ou *Les Voix intérieures*, pâlit. Mais l'adolescent ne brûle pas ce qu'il a adoré. Il n'oublie pas, et n'oubliera jamais ce que le

7. « Paul Valéry vivant », *Cahiers du Sud*, p. 42.

magicien vénéré lui a appris, ni les heures d'extase qu'il lui a fait connaître. Dans son esprit, les découvertes se superposeront comme des couches géologiques, qui seraient reconnues, identifiées, classées et conservées dans l'ordre de leur apparition, avec une description de leurs fonctions, vertus et défauts respectifs, ainsi qu'un jugement d'ensemble, rarement corrigé ensuite.

La classe de seconde lui vaut, en juillet 1886, une belle moisson de distinctions : premier accessit d'excellence et de version grecque, deuxième accessit d'anglais et de latin, deuxième prix de langue et littérature française, premier prix d'histoire et géographie. L'été de ses quinze ans est à la hauteur de cette floraison. Entraîné par son frère, Paul participe avec un groupe d'amateurs à des excursions botaniques que dirige Flahault, professeur à la faculté des sciences. Ils explorent, en de longues marches ponctuées d'exposés, les bois et les champs des environs de Montpellier. Ils découvrent la flore des lagunes et des étangs du bord de mer, les minéraux de Saint-Guilhem-le-Désert, les carrières de sable de l'arrière-pays. Paul renoue avec son goût d'enfant pour les balades dans la nature. Ces expéditions se renouvelleront chaque année, jusqu'à l'époque où Paul quittera Montpellier. Avec son frère également, il prend l'habitude de profiter des beaux jours pour se rendre, toujours à pied, à Palavas-les-Flots, et s'y offrir le plaisir de longues baignades, suivies d'interminables promenades sur la plage. Il lui arrive aussi de marcher seul jusqu'à Sète, avec son matériel de peinture, pour en rapporter l'une de ces marines qu'il aime et dans lesquelles il excelle.

A la rentrée d'automne, il commence la classe de rhétorique, qui doit le mener à la première partie du baccalauréat. Cette année 1886-1887 sera beaucoup plus serrée que la précédente, sur le plan scolaire. Les professeurs tiennent à la réussite de leurs élèves, et Paul se trouve soumis à un régime qu'il juge plus étroit, plus obtus encore qu'auparavant. L'obsession du bachot, l'obligation de se plier à une discipline qui nie et cherche à détruire toute imagination, lui sont insupportables. Son refus est d'autant plus absolu que son esprit est alors concentré sur des questions autrement sérieuses.

Une lente dérive le mène du pittoresque gothique à l'art gothique, de Notre-Dame de Paris à l'architecture, et de Hugo à Viollet-le-Duc, dont il entreprend de lire les dix volumes du *Dictionnaire d'architecture*. Il passe des journées entières à la bibliothèque, note définitions et lois, étudie les monuments du Moyen Âge, remonte aux sources grecques et romaines, s'imprègne de la vision quelque peu déterministe de son nouveau maître. Il avouera plus tard avoir voulu faire à son propre usage un résumé du *Dictionnaire* tout entier, mais n'être pas parvenu à terminer la lettre A. Bientôt il ajoute à la lecture de cet ouvrage celle de la traduction française d'un autre classique, la *Grammaire de l'ornement* d'Owen Jones. Ces deux œuvres lui four-

nissent un réservoir inépuisable de dessins et de croquis, qu'il copie avec une maîtrise étonnante.

Dans l'architecture, il découvre les richesses d'un art qui résume et dépasse tous les autres. « L'idée même de la *construction* [...] se fixait en moi comme le type de l'action la plus belle et la plus complète que l'homme se pût proposer [8]. » Il la perçoit comme la seule activité qui mette en jeu la totalité des facultés humaines, et sache les concentrer dans l'éblouissement d'une œuvre unique. Ses réflexions sur l'art de construire, qu'il poursuivra pendant plusieurs années, contribuent largement à établir en lui les bases d'un modèle à la fois esthétique et philosophique, dont les lignes de force dirigeront plus tard l'ensemble de sa pensée.

La première lecture politique de Valéry est un étrange pamphlet, publié en 1885 à Genève par un banquier français sous le pseudonyme de docteur Rommel. *Au pays de la revanche* compare la France et l'Allemagne, et conclut à la décadence de la première. L'économie française s'effondre, la société française est stérile, la politique française se décompose. L'auteur entend secouer la torpeur supposée de ses concitoyens, en dénonçant leur passivité, leur irresponsabilité et leur corruption. Ces images marquent l'adolescent. Le régime de la Troisième République, longtemps, sera pour lui l'incarnation de ce qu'il déteste : une construction molle, lourde, inefficace, dénuée de toute idée directrice, de toute vigueur, privée d'âme et de beauté.

La sensibilité de Paul s'affine. Il n'a plus besoin des vastes évocations, des images fortes qui l'enfiévraient deux ans auparavant. Il sait que l'œuvre se fabrique avec des pierres ou des mots, et que le ton et l'ornement ont autant d'importance, sinon plus, que le sujet, son caractère, sa présence ou sa ressemblance. Il lit Baudelaire et Théophile Gautier. Les splendeurs harmoniques et la mélancolie infinie du premier, associées au thème de la solitude du poète, résonnent profondément en lui. Elles ne produiront leur plein effet, pourtant, que trois ans plus tard, et ne parviendront qu'incidemment à lui faire partager le culte de Baudelaire pour le bizarre. L'œuvre de Gautier, en revanche, occupe à cette époque une place essentielle dans la formation du jeune poète. Elle lui fait découvrir les subtilités de l'art d'écrire, les plaisirs d'un jeu sophistiqué avec les sons et les sens, la manière de construire des tableaux complexes et raffinés, à l'aide de mots étranges ou savants. Sous l'influence de Gautier, il commence à apprécier les toiles accrochées au musée Fabre, dont il devient le visiteur assidu. La collection des tableaux italiens et espagnols l'attire d'abord. Une pure et rose *Sainte Agathe* de Zurbarán, portant ses seins coupés sur un plat, fait ses délices. La peinture française le retient ensuite. Il s'arrête souvent devant *La Fileuse* de Courbet et ne part jamais sans un petit détour auprès de la *Stratonice* d'Ingres.

8. *Œuvres*, t. II, p. 1277.

En toute œuvre, Valéry est curieux de la manière et des techniques. Au-delà du plaisir qu'il éprouve, il veut démonter ce qu'il lit ou voit, et savoir « comment c'est fait ». Son étude de la littérature et de l'art devient plus systématique. Ses enthousiasmes, sans se refroidir, s'accompagnent d'une critique de plus en plus exigeante. Dans la foulée de sa découverte de l'architecture et de la peinture classique, il étudie les arts savants de l'Antiquité grecque, de Byzance et du Moyen Âge. Il acquiert ainsi, en même temps qu'une fine culture artistique et littéraire, une solide maîtrise du vocabulaire technique et des conditions matérielles de la création.

Son imagination, avec quelque retard sur son intellect, reste pourtant fort encombrée de mythologie romantique. Les poèmes dont il continue de couvrir son fidèle cahier noir mêlent l'élégiaque et le dramatique : *Le Clavecin, Bonheur de la vie champêtre, Danse macabre, Cadavres, La Mort de Roland.* Il est visiblement moins à son aise dans les atmosphères légères qu'au milieu des batailles ou des meurtres. Un poème intitulé *Ce que j'aime* propose une énumération des images qui l'habitent. On y trouve « le fier chevalier, l'obscur savant, le bachelier sans règle, la dame en son alcôve, le bourreau masqué, le page noir, la blonde châtelaine », précédant le « mari jaloux » et son « stylet fatal », puis le « morose alchimiste » [9]. Il y a dans ce catalogue trop de pacotille médiévale et d'effusion romanesque. Les moyens de Valéry ne sont pas encore à la hauteur de sa sensibilité. Ce décalage tient peut-être à une coïncidence entre la rhétorique morbide héritée de son époque gothique et les inquiétudes de ses quinze ans : la fascination de la mort et l'aspiration à quelque grandeur aventureuse, le souci de l'au-delà et l'attrait d'un lendemain mystérieux, qui font partie de ses états d'âme d'adolescent, font trop bon ménage avec les images toutes prêtes de héros et de cadavres, de donjons et de cachots. Il n'est pas encore en possession du ton et du langage personnels qui lui permettraient de ne pas tomber dans le piège.

La mort, au printemps de 1887, cesse pour lui d'être une image littéraire ou une interrogation de l'esprit. Elle devient une présence concrète et terrible. Son père meurt, à l'âge de soixante-deux ans, au mois de mars. Il est enterré à Sète, au cimetière marin, auprès de la famille Grassi. Paul maîtrise des discours sophistiqués, des savoirs et des idées d'adultes ; il connaît depuis longtemps le tourment d'être un adolescent ; mais à bien des égards il est encore un enfant. Il semble que la mort de Barthélemy ait été imprévue et soudaine. Le coup est violent. Gustave Fourment, quelques mois plus tard, lui rappellera le moment du drame : « Un mardi du commencement de cette année, je te vis vêtu de noir, les yeux rouges de larmes, si affligé, si abattu que j'étais obligé de me mordre les lèvres pour ne pas faire un peu comme

9. Henri Mondor, *Précocité de Valéry*, p. 56.

toi [10] ! » Quelles qu'aient été ses relations avec son père, le vide creusé dans sa vie affective et psychologique constitue sans doute pour lui une épreuve très dure. Jamais il ne parlera de cette souffrance, jamais il ne cherchera à l'exprimer ou à l'évoquer dans des écrits. Dans le domaine de l'intimité affective, Valéry sera toujours d'une pudeur et d'une réserve sans faille.

La place de l'absent est aussitôt occupée par Jules, nommé subrogé tuteur de son frère. Le nouveau chef de famille, âgé de vingt-quatre ans, a presque terminé son doctorat en droit. Chargé désormais de subvenir aux besoins de Fanny et Paul, il ouvre un cabinet d'avocat dans l'appartement familial. Ainsi, la famille Valéry ne se trouvera à aucun moment privée de ressources, et le lycéen pourra mener à bien les études de son choix, sans être mis dans l'obligation de se débrouiller par ses propres moyens. Cette substitution d'autorité contribue peut-être à amortir la violence du coup et à faciliter le lent processus du deuil. Jules, en se chargeant du rôle et de l'ensemble des attributions qu'assumait Barthélemy, assure la stabilité des relations affectives dans la famille. Paul n'apprécie pas toujours la personnalité et les goûts de son aîné. « Jules, quand nous étions jeunes, disait le matin : *J'ai bien dormi.* Ou, quand il avait joui d'un plat, il en parlait comme d'un fait notable et intéressant les autres. Je pensais avec agacement : Je m'en fous [11] » Ainsi vont les jeunes poètes – rien de ce qui est trivial ne leur est supportable. Jules, solide et conformiste, ne manque pas d'esprit. Il ne demande à Paul ni de lui ressembler ni de se ranger. Celui-ci se trouve confirmé dans son statut d'exception et dans ses privilèges.

La classe continue. Paul arrive péniblement au terme de son année scolaire. Son palmarès est misérable. La première épreuve du baccalauréat, en juillet, s'annonce laborieuse, et certains professeurs lui prédisent l'échec. Aux écrits, la composition française porte sur Ronsard et l'*Art poétique* de Boileau. La copie du candidat Valéry est jugée admissible. Restent les oraux : il craint tout spécialement l'épreuve d'histoire. Ses examinateurs se révèleront moins sévères qu'on ne l'avait cru. L'élève est reçu à la première partie du baccalauréat, le 28 juillet.

La famille, pendant ses longues vacances d'été, décide de rendre visite aux cousins de Gênes. Le 9 août, Fanny, Jules et Paul embarquent à bord du *Caïd*. Deux jours plus tard ils s'installent chez Vittoria, dont le mari, Gaetano Cabella, est consul de Belgique. Ils y restent jusqu'au 30 septembre. Ces sept semaines associeront à jamais, dans l'esprit de Valéry, le souvenir de Gênes à l'image du bonheur. Sa cousine Gaeta, de dix ans son aînée, le séduit par son exubérance. Elle lui présente ses nombreux amis, avec qui il multiplie

10. Paul Valéry-Gustave Fourment, *Correspondance*, p. 57.
11. *Cahiers*, Pléiade, vol. I, p. 125.

excursions et baignades. « On allait de Gênes à Nervi. Un déjeuner léger, et à peine le café bu, – à l'eau ! Trois ou quatre heures d'eau chaude profonde, entre les rochers, jeunes gens et jeunes filles. On montait sur la roche, on se rejetait à la mer, indéfiniment. Ensuite, on se rajustait dans une sorte de cave marine à demi ténébreuse [...]. Ces impressions de soleil familier et d'eau mordante, de vie consumée à demi nue, de temps ardemment perdu... longtemps sont demeurées en moi à l'état de ressource et d'idéal [12]. » Il se promène dans la ville, parcourt à dos de mulet les campagnes de l'arrière-pays, cueille l'instant et dévore des figues.

Il émane de ce récit une impression de sensualité à fleur de peau. Il semble que l'adolescent se soit éveillé. Il abandonne son corps aux suggestions de l'instant, et découvre ce qu'il peut y avoir d'innocence dans les jouissances les plus immédiates. Peut-être a-t-il déjà de l'amour une connaissance concrète. C'est du moins ce que suppose Fourment, dans une lettre où il essaie de définir les talents et le tempérament de son ami : « La vie libre te va. [...] Tu es de ceux qui prétendent que pour être Raphaël, on a besoin d'une Fornarine... de plusieurs Fornarines... (Hé ! Fortunio-Valéry ! ! !) Oui, mon ami, ne le saurait-on pas qu'on le devinerait : tu as du sang corse et du sang italien dans les veines [13] ! » Valéry collectionneur de femmes ? Les deux adolescents se trouvent dans un âge où l'on apprécie, en cette matière, de paraître plus que l'on est. Toute surenchère mise à part, la description de Fourment semble toutefois refléter un fait bien établi. Le même Fourment, voulant rappeler son correspondant aux devoirs de l'amitié, souligne que celle-ci est plus difficile que l'amour, parce que l'amour, lui, a ses compensations... L'expression délicieuse d'un de leurs condisciples, Daillan, suggère que l'adolescent s'était d'ores et déjà fait une flatteuse réputation : il demande des nouvelles du « joyeux Valéry, ce pinson amoureux » [14]. Ce dernier reste à cette époque un garçon fluet. Son visage est régulier et fin. Un charme certain, une sorte de grâce légèrement féminine, que soulignent la vivacité et la mobilité de son esprit, lui attirent la sympathie de ceux qu'il rencontre.

Les vacances génoises de Paul lui réservent d'autres enthousiasmes. Quelques amis de la famille Cabella ont été surpris par l'étendue de ses connaissances artistiques. Ils l'emmènent à travers la ville, lui font visiter les musées et les curiosités architecturales. Lui-même, dans les lettres qu'il adresse à Gustave Fourment, propose à son destinataire une petite visite guidée, pimentée de commentaires sur le clergé ou le goût italiens. Dans un palais, il s'assied fièrement sur un fauteuil qu'honora, jadis, le séant de Napoléon. On lui fait voir les merveilles

12. *Lettres à quelques-uns*, p. 175.
13. Paul Valéry-Gustave Fourment, *Correspondance*, p. 55.
14. *Idem*, p. 47.

de la côte ligure : il passe la journée du 21 août à La Spezia, où il manifeste un intérêt admiratif pour les choses militaires, puis visite, très impressionné, le plus grand cuirassé de la flotte italienne. Les sentiments nationalistes de Fanny déteignent quelque peu sur lui : il admire l'effort militaire du jeune royaume, et note consciencieusement que « le roi est généralement aimé et respecté ainsi que la reine Marguerite » [15].

Mais au fil des semaines sa qualité de Français lui revient à l'esprit ; il constate avec une sorte de puérilité que l'éloignement de son pays le rend patriote, voire chauvin, et que lui manquent le drapeau tricolore et le pantalon garance des militaires. Il est heureux d'entrevoir ici ou là, dans la ville, des traces à demi effacées de l'occupation napoléonienne. Cela lui donne des bouffées de grandeur et de gloire, lui rappelle des images de régiments en marche et d'enseignes déployées. Les réminiscences impériales, l'omniprésence artistique et monumentale de la Renaissance lui communiquent le goût des scènes historiques. Il affirme ne pas aimer les vieilles pierres pour elles-mêmes, mais pour les souvenirs qu'elles actualisent. Ses dessins et peintures continuent certes de saisir le port, la mer et le mouvement des bateaux ; mais le jeune artiste se met aussi aux grands sujets : il entreprend avec courage de peindre un superbe Grégoire VII, qu'il revêt d'une vaste chape d'or. Cette vogue historico-monumentale ne durera pas.

Les plaisirs du corps et de l'art ne le détournent pas de ceux de la lecture. Il se plaint d'être momentanément privé de Hugo. Il a pourtant, sous la main, de quoi occuper son esprit. Parmi ses lectures de vacances, on trouve *Mademoiselle de Maupin* de Gautier, *Le Ventre de Paris* de Zola, *La Sorcière* de Michelet, *David Copperfield* de Dickens et des *Études archéologiques*. Non seulement il est un lecteur boulimique, mais il écrit de plus en plus. Séparé de ses amis de Montpellier, il leur envoie des lettres abondantes, s'enquiert de leurs vacances et des événements de l'été, de la vie régionale, des changements de professeurs qui l'attendent à la rentrée.

De retour dans sa ville, Paul commence sa classe de philosophie et retrouve, à côté de l'école, ce qu'il appelle ses « manies romantico, rococo, archéologico-assommantes » [16]. A seize ans, il est étrangement mûr. Auprès de ses camarades, le « pinson amoureux » fait figure de joyeux luron, doté d'une solide réputation de gaillardise et sachant raconter des histoires drôles, si possible salaces. Autant il déteste le lycée, autant il a intériorisé le modèle intellectuel et les attitudes du parfait collégien. Sa hargne contre l'enseignement officiel, plus tard, sera peut-être une manière de perpétuer ses humeurs de potache, et de préserver dans son esprit la fraîcheur de ses choix

15. *Idem*, p. 44.
16. *Idem*, p. 50.

d'adolescent. Lui et ses compagnons, pourtant, sont liés par d'autres motifs que les farces et plaisanteries propres à leur état commun. Ils communient dans un même amour de la poésie, et constituent désormais, à Montpellier, une véritable société littéraire.

Ce sont de proches et délicieux amis. A part Gustave Fourment, qui est désormais le confident de Paul – et dont ce dernier copie les versions, dans les minutes qui précèdent les cours... – on trouve dans cette société Dugrip, qui connaît Paris et sa vie littéraire, Daillan, qui gambade dans les champs en lisant Mistral, Édouard Michel, marcheur et farceur, Louis Aubanel, qui se prépare à la carrière des armes, André Vincent, admirateur de Joseph de Maistre, Alcide Blavet, le joli cœur du groupe, Batier, amateur de jouvencelles. Il y a encore Charles Auzillion et Sardinoux, dit Sardine, qui sont certainement, à cette époque, les plus fraternels complices de Paul. Tous lisent les poètes, tous écrivent des poèmes. Il n'y a pas de hiérarchie dans ce groupe. Paul, pétillant et drôle, partage leurs loisirs et leurs rêves. Il a comme eux le langage à la fois pédant et ironique des bacheliers d'alors, mêlant avec complaisance références grecques et trivialités, ton rhétorique et absurdité. On rit des valeurs réputées sacrées, on contrefait les enseignements reçus, pour se donner l'illusion de les transgresser. Mais ces divagations font place au sérieux, aussitôt qu'il est question de littérature. Chacun croit ou espère avoir quelque talent. Peut-être existe-t-il entre eux, plus ou moins latent, un zeste de concurrence : qui sera le vrai poète, qui sera reconnu ? Leur amitié, leurs goûts communs, leur état d'esprit se révéleront vite de féconds stimulants.

Ils sont convaincus de la qualité poétique de ce qu'écrit Paul. Mais l'image qu'ils ont de ses talents est fort éloignée de ce qu'il fait. Fourment le tient pour « un poète doux, aimable, qui ne vole pas bien haut, qui peut-être ne sent pas bien profond, [...] qui se laisse bercer aux bruits de la nature » [17], qu'éblouit la beauté d'une femme nue ou d'une cathédrale gothique, et souffrant d'un goût immodéré pour l'exotisme, les amours violentes de l'Orient ou les mystères profonds des temps médiévaux. On ne saurait être plus éloigné de la réalité. A cette époque, les sonnets que compose Valéry prennent un tour personnel. Dans *Vox Rerum, Pessimisme d'une heure* ou *Solitude*, la voix qui parle est un *je* fortement individualisé, dont les états d'âme, les goûts et dégoûts, l'ennui et les rêves sont signés. Valéry habite les mots qu'il organise. L'écrivain qui émerge n'a rien du poète sensible et gentiment décoratif que croit deviner Fourment. Déjà, dans *Solitude*, qu'il a pourtant composé dans l'atmosphère enchantée de Gênes, le thème majeur de la pensée valéryenne apparaît au détour d'un vers : « Et je jouis sans fin de mon propre cerveau... » L'ado-

17. *Idem*, p. 55.

lescent a su donner le change ; sa légèreté, son charme ont dissimulé, aux yeux des autres, les profondeurs de son univers intérieur.

L'hiver 1887-1888 se passe, comme le précédent, sous le signe de Viollet-le-Duc et de l'architecture. Un art que Valéry n'a auparavant guère fréquenté, la musique, commence à attirer son attention. Un chef d'orchestre bien inspiré présente au public montpelliérain, vers la fin de 1887, le Prélude de *Lohengrin*. Le poète de province est ébloui. Le nom de Wagner et la puissance dévastatrice de son art lui sont désormais familiers.

Au début de 1888, un nouveau cahier à couverture de moleskine noire, succédant à celui de Sète, entre dans la vie de Valéry. Destiné à recevoir les réflexions philosophiques de son propriétaire, il est détourné de sa vocation initiale dès la seconde page. Paul y recueille les poèmes qu'il aime, soit en les copiant, soit en les découpant et en les collant. On y trouve des textes de René Ghil, Jean Lahore, Émile Verhaeren, ainsi que de plusieurs poètes provençaux. Le nom de José Maria de Heredia domine les autres. La fréquentation de Théophile Gautier a tout naturellement amené Paul à lire et à aimer les Parnassiens et leur maître incontesté. Le recueil des *Trophées* n'ayant pas encore paru, l'amateur est condamné à rechercher les poèmes de Heredia dans les multiples et parfois introuvables revues qui les publient. Cette difficulté, amplifiée par l'éloignement de Montpellier, explique le soigneux travail de collecte et de préservation qu'effectue Valéry. L'histoire de ses goûts littéraires est aussi celle de la poésie de son siècle. Tant qu'il lisait des auteurs confirmés, les bibliothèques lui fournissaient les ouvrages qu'il voulait. Mais plus il s'approche de la poésie contemporaine, plus il se heurte à une disette de textes. Il doit chercher, fouiller, demander, pour trouver son bonheur.

Il met ainsi la main, pour la première fois, sur des poèmes de Mallarmé. A la page quatre de son cahier figure l'*Hommage à Richard Wagner* – le hasard associe ainsi, avant qu'il ne les choisisse pour ses maîtres, deux artistes que Valéry vénérera sans restriction. Plus loin, on trouve *Les Fleurs* et *Éventail de Mlle Mallarmé*. Cette rencontre, pour l'heure, relève plus de la curiosité que d'une adhésion systématique. Valéry, au printemps de 1888, est résolument parnassien. La manière, les images, la pointe de préciosité qui font le charme de Heredia laissent une empreinte durable dans sa sensibilité. Cet attachement n'empêche pas l'adolescent, toujours avide de découvertes, de poursuivre son cheminement à travers l'histoire de la poésie française. Verlaine, puis *Le Bateau ivre* de Rimbaud apparaissent au fil des pages de son carnet noir.

Pour se distraire du travail des vers, sous l'influence de quelque lecture, ou encore dans la perspective de quelque carrière improbable, Paul entreprend au début de 1888 de se faire dramaturge. Le produit de cette lubie est surprenant : *Le Rêve de Morgan* (comédie), *Les*

Esclaves (fantaisie antique), *Le Cabaret du reître borgne* (drame inachevé). Ces essais aux titres colorés et au contenu incertain rendent à leur manière un dernier hommage au romantisme, aux vapeurs de la sorcellerie et à l'attirail exotique. Ce sont de toute évidence des erreurs. Valéry n'est pas Dumas, et ne se fourvoiera plus dans de telles expériences.

Le potache arrive au bout de ses peines. L'année de philosophie s'étire comme celles qui l'ont précédée. Avant de quitter l'établissement où il s'est le mieux ennuyé, il s'y offre quelques discutables plaisirs. Il parvient à se faire mettre à la porte du cours de physique par un futur membre de l'Académie des sciences, et à se faire infliger une ultime retenue par son professeur de philosophie. Cette peine, il faut le dire, sanctionne une menée fort subversive : « Un billet que j'avais mis en circulation dans la classe afin d'y propager un rire méthodique fut saisi entre les mains d'un maladroit, l'auteur responsable obligé de se déclarer et dûment puni [18]. » Il termine l'année en toute modestie, avec en guise de lauriers un cinquième accessit de physique et de chimie, qui semble plutôt l'effet d'un hasard que celui de la persévérance. La deuxième partie de son baccalauréat n'a pas laissé de traces. Malgré la tournure peu orthodoxe de son esprit, on peut imaginer que les qualités philosophiques de son esprit et l'étendue de son savoir littéraire se révélèrent de taille à convaincre ses examinateurs. Il fut reçu avec la mention assez bien – ce qui n'était pas mal.

Le jeune bachelier occupe les premiers mois de sa fraîche liberté à une surprenante activité. Montpellier possède alors un citoyen obscur et original, qui s'illustrera dix ans plus tard par la publication d'un ouvrage consacré aux Aryens, destiné à devenir une référence à l'usage des idéologues racistes. Il s'agit de Georges Vacher de Lapouge, sous-bibliothécaire à la faculté de droit. Sous sa seule responsabilité, ce personnage agité et confus donne un cours d'anthropologie que contestent et ridiculisent les professeurs. Le jeune Valéry, curieux et peut-être ravi de prendre le contre-pied des valeurs reçues, a fréquenté son cours. En été 1888, l'anthropologue dirige une campagne de fouilles dans des cimetières du XVII[e] siècle, aux alentours de Montpellier. Le jeune homme y participe. Son travail n'est pas de tout repos : il s'agit de mesurer des crânes. Il affirmera plus tard que des centaines, voire des milliers de têtes d'ex-concitoyens de toutes classes et de toutes origines lui sont ainsi passées entre les mains. Quels qu'aient été les résultats scientifiques de l'opération, elle ne pouvait manquer de stimuler chez l'apprenti anthropologue de sombres réflexions sur la vie et la mort des malheureux humains.

Son humeur est en effet déprimée, sinon dépressive. Il se trouve dans une sorte d'entre-deux, dont le premier terme serait détesté et le

18. Paul Valéry-Gustave Fourment, *Correspondance*, p. 210.

second indifférent. Une quinzaine de jours passés à Sète, au mois d'août, le sortent partiellement de son état. Il s'y ennuie mortellement, d'un ennui si absolu qu'il ressemble fort à une anesthésie. Il se voit « figé dans la gélatine de l'embêtement [...] vide de pensées – presque de sentiments – même de sensations »[19]. Deux activités, seules, le sortent de cet état : la lecture et l'incomparable volupté de la natation. La première lui permet de se tenir à l'écart d'une société sétoise qu'il juge infréquentable, faite de brutes incultes et de bourgeois que son romantisme se doit de honnir. Le jeune homme a le sentiment de faire partie de l'élite sociale à double titre. Il est bachelier : cela le distingue de la plèbe. Il est artiste : cela l'isole de la bourgeoisie. Le titre de bachelier, dans la société et les mœurs de son temps, constitue une valeur indiscutable. La possession du bac est le critère reconnu et admis de l'accession aux couches favorisées de la hiérarchie sociale. L'appartenance à la caste des artistes et le mépris du bourgeois, en revanche, relèvent beaucoup plus de la croyance que du fait. Le jeune Valéry est un bourgeois. Il le sait, et son mode de vie ultérieur le montrera d'abondance. Mais il possède d'autres qualités sociales, que sa vie fera également apparaître. Pour l'instant, il se contente de répéter le « A bas le bourgeois ! » de Gautier, devenu poncif à l'usage des jeunes poètes. Un brin de conformisme n'engage à rien.

La natation éveille d'autres sens, d'autres cultes. « L'Onde me suce, me lèche l'épiderme jusqu'à l'aponévrose ! Je vis alors ! Ouy c'est vyvre (*sic*) – et quelles idées m'obsèdent ! O Pétrarque, Longus, Virgile, Pétrone, Boccace, Sade, Borgia, vous tous, Dieux du Corps et de la charnure, [...] vous êtes bien vous les plus grands »[20] ; voilà les vrais possesseurs de la Vérité et de cette Raison pure que les Kant et Renouvier cherchent dans « leurs noumènes biscornus et crochus ». La Chair comme mot ultime de l'esprit : Valéry révèle ici qu'il s'est constitué une culture souterraine, articulée autour de son amour de la jouissance corporelle. Son sensualisme n'a plus l'innocence qui le caractérisait une année auparavant. Il se teinte de scepticisme, et fait sa place au mal. Le plaisir s'y éprouve sur un arrière-plan de désillusion, et finit par dissoudre la volonté : « Je m'abêtis, je m'amollis, je me racornis[21]. »

Le séjour à Sète lui procure néanmoins quelques satisfactions non mêlées d'amertume. Ses cousins de Londres viennent passer leurs vacances au bord de la mer. La sœur de Fanny, Pauline de Rin, a emmené avec elle sa fille, Pinetta, qui est à peu près du même âge que Paul. La présence de l'adolescente réchauffe l'humeur de ce dernier. Les trois premières lettres de son prénom seront mentionnées une

19. *Idem*, p. 59.
20. *Idem*, p. 59-60.
21. *Idem*, p. 60.

dizaine d'années plus tard dans une liste de ses « exercices » amoureux, avec l'indication « demi » [22] : demi-exercice, demi-amour, début de quelque chose qui n'eut pas lieu – Paul, qui reverra sa cousine à Londres et entretiendra avec elle des relations affectueuses, est peut-être, pour quelques jours, à demi épris. Ses vacances paraissent soudain délicieusement ensoleillées.

Au mois de septembre, Paul revient à Montpellier, à ses fouilles et à ses crânes, à la perspective de l'Université et de son dix-septième anniversaire. Le 30 octobre 1888, au lever du soleil, il se livre dans son carnet noir à une étrange méditation, entre philosophie et magie. « A l'heure qu'il est j'ai dix-sept ans. Dans un coin du monde s'élève et grandit celle qui sera ma femme, ailleurs verdit l'arbre qui fournira le bois de mon cercueil, et, dans une région mystérieuse, s'élaborent mes idées futures. L'avenir sort lentement du présent. Mes enfants, si je dois en avoir, existent déjà à l'état de possibilité. Tout est de ce qui sera. [...] Peut-être se fond à cette heure la balle qui me tuera [23]. » Si l'on accepte son raisonnement, et si l'on veut croire qu'il se trouve à la croisée des chemins, il faut bien admettre que ces chemins sont d'ores et déjà tracés, et qu'il n'a plus qu'à suivre le fil qui le mène vers son avenir de poète. Son intelligence est de le savoir. Sa force sera de démentir cette croyance : tout n'est pas de ce qui sera, et Valéry adulte s'efforcera de sortir de l'avenir dessiné par Valéry adolescent.

22. *Cahiers, 1894-1914*, t. I, p. 312.
23. Henri Mondor, *Précocité de Valéry*, p. 80.

Chapitre 3

L'ÉTUDIANT
(1888-1890)

En novembre 1888, Paul Valéry entre à l'université de Montpellier. Il a tâté de l'enseignement académique de la littérature, et ne songe pas à s'aventurer du côté de la faculté des lettres. Celle-ci, d'ailleurs, n'offre guère de débouchés. Il n'y a que l'enseignement. Le pauvre Fourment, précisément, doit se résoudre à étudier la philosophie, qui le passionne, avec la triste perspective de l'enseigner à des cancres, ce qui le désole. Paul, que la nécessité de subvenir à ses besoins ne talonne pas, a la liberté de ne rien choisir, c'est-à-dire d'entrer en faculté de droit : « J'ai commencé le droit comme bien des gens, n'ayant aucune idée de ce que je voulais faire [1]. »

La faculté est installée dans un hôtel du XVIII[e] siècle. L'enseignement est traditionnel, largement imperméable à l'évolution de la société contemporaine, dogmatique plutôt que technique, et encombré de matières historiques. On forme d'abord et surtout des savants. Les cours présentent l'avantage inestimable d'être peu nombreux, et de laisser aux jeunes gens qui s'y retrouvent tout loisir de profiter de la douce vie d'étudiant. Montpellier, à cet égard, est une ville charmante. Lentes promenades méditatives, grandes discussions enfumées, longues heures de lecture : on y trouve suffisamment de jardins ombragés, d'estaminets accueillants et de bibliothèques pour satisfaire ces besoins vitaux des étudiants. Les mœurs de ces derniers sont à peu près aussi antiques que l'enseignement. Ils constituent une société presque exclusivement masculine, à forte vie associative, pratiquant joyeusement un certain nombre de rites facétieux ou bachiques, fréquentant volontiers les maisons closes – ils disposent entre autres, à Montpellier, de l'*Auberge du Voyageur* –, mais menant en général une existence plus rangée que ne le pense le commun des mortels. Ils prennent au sérieux leur statut privilégié, et tiennent à ne

1. *Autobiographie.*

pas faire honte aux notables qu'ils seront bientôt. Ils pratiquent à haute dose l'art et le plaisir de la discussion, ils raisonnent, argumentent à perte de vue, et probablement contribuent ainsi à se former dans leurs disciplines respectives. Ce goût est d'ailleurs partagé par leurs aînés. Valéry se rappellera, dans un mouvement de nostalgie ironique, la promenade des magistrats sous les ormes, avec leurs tubes et leurs redingotes, leurs arrêts rythmés par le souffle de l'éloquence, et leurs pas réglés pour l'éternité.

Paul Valéry respire au rythme tranquille et concentré de la ville. Il fait ses études sans y penser, tout en poursuivant ses lectures et travaux antérieurs. Il fréquente quelques lieux qui pour lui sont devenus magiques. Il se promène avec des amis, discutant pendant des heures, ou seul, s'arrêtant ici ou là, notant des vers, des mots, des images. Ces moments de bonheur, qu'il évoquera avec un zeste de complaisance comme un « Paradis absolument perdu » [2], ont pour cadre le Peyrou, avec ses grandes allées classiques, ou la fraîcheur du Jardin botanique. Valéry, amoureux de la mer et indifférent à la campagne, acquiert dans ce jardin le goût des arbres. Le charme des allées disposées comme au hasard, l'agrément des ombrages, les couleurs et les formes variées des innombrables espèces réunies, l'ont peu à peu converti à la beauté puissante du monde végétal.

Cet amour a sans doute été amplifié par celui que le jeune homme commence à porter à un coin privilégié du jardin. Dans une anfractuosité voûtée, à demi enfouie dans les broussailles, on peut y voir une plaque de marbre portant l'inscription « Placandis Narcissae Manibus » (Pour apaiser les mânes de Narcisse), posée à l'endroit où, en 1820, a été trouvé un squelette. La légende raconte que le poète anglais Edward Young, cent cinquante ans auparavant et par une nuit de pleine lune, aurait enterré là sa fille Narcissa, morte à seize ans. L'état d'abandon de cette tombe vide, le mystère romantique de la légende qui l'entoure, attirent le jeune poète. Il y vient de plus en plus souvent. Auprès de « Narcissa », il trouve une tranquillité propice à la réflexion, une atmosphère qui entre en résonance avec ses états d'esprit, ses trop fréquentes angoisses, et avec le cheminement secret de ses idées.

A ses amis, il ne parle ni de ses cours ni de ses projets d'avenir. Il affirmera un jour n'avoir considéré la littérature, jusqu'en 1890, que comme un passe-temps amusant. C'est une coquetterie. Elle reste sa passion dominante. Il accumule des poèmes où apparaît une inspiration religieuse, écrit en décembre un *Conte de nuit*. Il continue de noter ou coller les poèmes qu'il aime dans son carnet noir, et conserve à Heredia sa place privilégiée, auprès du Provençal Marius André ou de Verlaine. A côté de sa fréquentation des poètes, Valéry

2. Gaston Poulain, *Paul Valéry tel quel*, p. 8.

poursuit sa traversée de Viollet-le-Duc, et lit en grandes quantités les romanciers, les philosophes, voire les historiens. Il a absorbé la plupart des romans à la mode, et s'est découvert allergique à Renan. Son esprit rigoureux peine de plus en plus à supporter le vague des émotions et des passions brutes. Un peu de chirurgie critique ne lui déplaît pas : la lecture d'un article de Charles Viguier consacré à « L'épithète subjective » lui donne « la sensation d'apprendre quelque chose de précis [3] » ; le fait est rare dans le monde des lettres, et il s'en souviendra. De plus en plus, il rêve d'une approche méthodique, pour ne pas dire scientifique de la création littéraire et poétique.

Une transformation profonde s'opère en lui. Il met en place peu à peu, sans savoir où cela le mènera, les éléments de ce qui deviendra un jour un coup d'État contre lui-même, ses goûts et ses croyances. Il se lie d'amitié avec son voisin Pierre Féline, lycéen un peu plus jeune que lui, qui se destine à l'École polytechnique. La chambre de ce dernier donne sur la cour au fond de laquelle se cache sa chambre de travail. Les allées et venues du jeune étudiant se font sous l'œil sympathique du nouvel et fraternel ami. Chaque jour, dès l'aube, celui-ci aperçoit Paul se dirigeant vers sa chambre, « lentement, le buste et la tête inclinés vers le sol, tel le jeune prêtre allant se recueillir à l'autel » » ; plus tard, à l'heure où commencent les cours, il le voit en sortir « tout autre, se redressant, chantonnant, m'interpellant » ; ils se font signe, échangent quelques propos, souvent ils se retrouvent pour une promenade au Jardin botanique, « et le soir après dîner, nous errions dans les rues étroites du vieux Montpellier » [4].

La rencontre avec Pierre Féline tombe on ne peut mieux. Valéry ne veut plus vivre sur la seule base de ses enthousiasmes successifs. L'apprentissage du métier de poète ne suffit pas à répondre aux exigences de son esprit. Il ne se contente plus de jouir de la beauté que recèlent les mots, il tient désormais à la comprendre, à percer ses secrets et, pourquoi pas, à reproduire volontairement les conditions de sa création. A cette fin, il veut acquérir une méthode précise, maîtriser des procédures rigoureuses, qui lui permettent de savoir exactement de quoi il parle, et comment, quand il jongle avec les disciplines, les problèmes et les mots. Aucune lecture littéraire, de ce point de vue, ne lui offre les instruments qui lui manquent. Féline, précisément, va lui offrir une arme : l'esprit scientifique.

Leurs entretiens, d'abord amicaux et ouverts, prennent progressivement un tour systématique et sérieux. Ils essaient de se communiquer leurs expériences et découvertes respectives. Paul parle des auteurs qu'il lit, expose ses théories sur l'architecture, ou ses réflexions sur le langage et l'importance de la forme. Féline essaie de lui faire comprendre les sciences. Il se heurte au début à une carapace

3. Frédéric Lefèvre, *Entretiens avec Paul Valéry*, p. 37.
4. Pierre Féline, *Souvenirs sur Paul Valéry*, p. 402-403.

d'indifférence. Puis, reprenant le modèle utilisé avec succès par l'un de ses professeurs, il lui décrit les admirables « constructions transcendantes de la science pure » [5], et lui montre comment l'accès à ces merveilles passe par l'assimilation de l'algèbre, de l'analyse et de la géométrie. Fasciné par les beautés enfin devinées de l'univers mathématique, Valéry se laisse désormais guider. Féline devient le professeur imaginatif et non dogmatique que le lycée ne lui a pas donné. L'élève commence par l'algèbre. Son jeune professeur l'appâte en lui dévoilant la structure du raisonnement mathématique, et ne passe à un nouveau chapitre que lorsqu'il sait une matière entièrement comprise. « J'étais à son égard d'une exigence chaque jour accrue. Je me souviens d'un certain théorème du deuxième livre sur lequel je dus revenir par trois fois avant d'obtenir une stricte obéissance au raisonnement [6]. » Les deux compères prennent leur temps. Ils peuvent s'arrêter à loisir sur un problème, et le décortiquer jusqu'à ce que tout mystère en soit évacué. C'est ainsi, précisément, que Paul aimerait pouvoir lire un poème : en l'épuisant.

Grâce à Féline, il acquiert une honnête connaissance des mathématiques – sans devenir le savant mathématicien, capable d'expliquer son travail à Einstein, que certains ont voulu voir. Il acquiert surtout une vision claire des procédures, des instruments de travail et des résultats possibles de la méthode mathématique. Cela lui permettra de pénétrer, au moins superficiellement, dans les domaines les plus complexess de la science contemporaine, en particulier de la physique nucléaire et de l'astronomie, et surtout de mieux connaître les possibilités de l'esprit humain. Il commence à saisir, en une vision qui ira s'élargissant, l'analogie de l'ensemble de ses démarches.

Cet enseignement dure plusieurs années. Au printemps de 1889, l'élève Valéry commence seulement à absorber la vaste matière mathématique. Ses réticences ne sont pas brisées. Il reste réfractaire à la géométrie. A son avis, prendre un triangle ABC et le transporter sur un triangle A'B'C' est un non-sens ou un acte de foi : « je ne marche pas » [7]. Mais la rigueur positive des raisonnements qui lui sont exposés produit un effet salutaire. « Paul prit l'habitude de se méfier de tout ce qui paraît évident [8] ». Sur un mur de sa chambre, on put lire désormais une inscription en grec : « Méfie-toi sans cesse. » Il est bien décidé à soumettre tout objet qui tombe dans le champ de son attention à une critique serrée, qui n'admette que les constructions solides de l'esprit, aussi bien dans le domaine de la littérature ou des arts que dans celui de la science ou de la société.

Le Beau demeure pour lui le point d'ancrage de toute activité créa-

5. *Idem*, p. 406.
6. *Idem*, p. 407.
7. André Gide, « Paul Valéry », *L'Arche*, p. 7.
8. Pierre Féline, *op. cit.*, p. 407.

trice, la seule aventure vraiment et pleinement humaine. Pourtant, il s'intéresse de plus en plus à l'actualité institutionnelle et politique. A Gênes, déjà, il avait remarqué combien l'éloignement de la France le rendait chauvin. En hiver 1888-1889, il suit les divers épisodes de l'affaire Boulanger. Dans son carnet noir, perdu entre les poèmes, on peut voir un bulletin de vote du « Candidat de protestation nationale », le général Boulanger. Il ne fait aucun doute que les sympathies du jeune homme vont à l'opposition antiparlementaire et bonapartiste. Certes, la politique est pour lui une chose sans attrait, l'antithèse détestable de toute musique et de toute poésie. Il ne peut néanmoins s'empêcher de s'y intéresser. Le jeune Valéry a des opinions et les défend. Sa sensibilité le situe à droite. Il ne s'étonne pas quand Gustave Fourment s'exclame : « Oh ! les canailles [9] ! », à propos des fondateurs d'un journal socialiste et anticlérical. Une telle expression fait partie de leur vocabulaire et de leurs réflexes communs. Paul accepte l'héritage de sa famille et de son milieu. Son père, bonapartiste, était de tempérament traditionaliste. Ses camarades sont pour la plupart de solides conservateurs. Il suit le mouvement. Ce conformisme reflète peut-être le manque d'intérêt de Valéry pour la question : il se contente de réagir de manière affective, et de se conformer aux préjugés ambiants. Mais son attitude a quelque chose de plus délibéré. Paul n'aime pas la grisaille républicaine. Le mythe de l'homme providentiel le fascine. Avec un brin de puérilité, son jeune âge se laisse prendre au charme romantique de Boulanger. Avec plus de raison, son vieil âge sera séduit par de Gaulle.

Le poète noue de nouvelles amitiés. Il est membre de l'Association languedocienne et de l'Association des Étudiants, fait partie du groupe des Félibres montpelliérains. Ces derniers, suivant l'impulsion donnée naguère par Mistral, se sont donné pour mission de préserver le patrimoine littéraire provençal et de faire revivre la langue d'oc. Ils sont à l'origine d'une intense vie littéraire. Dans ce milieu, Paul retrouve son condisciple Alcide Blavet, devenu l'un des plus vifs défenseurs de la culture occitane ; il se lie avec Michel Féline, frère de Pierre et poète, avec Pierre Devoluy, historien, spécialiste des Cévennes, des dialectes provençaux et des félibres. Albert Coste, étudiant en médecine, connaisseur et amateur des sciences occultes, admirateur du Sâr Péladan, mage décoratif qui sévit alors à Nîmes, exerce sur lui une amicale influence, sans l'entraîner dans ses excès de crédulité.

Les revues, plus ou moins éphémères, se multiplient dans l'ensemble du Midi méditerranéen. Au mois d'avril 1889, Jules Valéry, fidèle admirateur des vers de son frère, trouve un feuillet sur lequel celui-ci a noté un bref poème. Il le trouve à son goût. Dans

9. Paul Valéry-Gustave Fourment, *Correspondance*, p. 58. Fourment deviendra en 1905 secrétaire général d'une fédération de l'Internationale ouvrière...

l'intention peut-être de forcer la timidité du débutant et de le pousser vers la carrière littéraire, il l'envoie à la *Petite Revue maritime*, obscure publication marseillaise. Celle-ci accepte l'envoi et publie, dans son numéro du 15 août, les vers de *Rêve*. C'est la première apparition de Paul sur du papier imprimé, l'instant où, pour la première fois, son nom et son travail se détachent de lui, sortent de l'intimité solitaire de l'écriture pour se projeter dans l'esprit d'éventuels et inquiétants lecteurs. « J'en fus très affecté – Mon nom imprimé me causa une impression semblable à celle que l'on a dans les rêves où l'on crève de honte de se trouver tout nu dans un salon [10]. »

Ses études de droit filent bon train. Dans le courant de l'hiver, Paul fait devant ses camarades, dans le cadre du cours du professeur Meynial, un exposé sur *La Polyptyque* de l'abbé Irminon, texte consacré à l'état des gens et des revenus de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, aux époques mérovingienne et carolingienne. Il travaille honorablement, et termine sa première année avec une première mention de droit criminel. Valéry n'a pas besoin de « potasser » longuement une matière, pour en assimiler l'essentiel. Grâce à sa grande capacité de concentration, il enregistre rapidement ce qui doit l'être pour réussir, et gagne ainsi le temps de rêver et de dessiner : ses notes de cours comportent de-ci de-là quelques lignes de commentaire juridique, perdues au milieu d'un envahissement de portraits, de marines, de copies de détails ou d'ensembles architecturaux. La main du juriste en herbe est de plus en plus assurée, son trait gagne en précision, en élégance et en fermeté. Voilà des études bien menées.

Aussitôt qu'ils disposent de quelque loisir, lui et ses camarades s'en vont au bord de la mer, retrouver les ivresses que procurent sans limite le ciel, le sable et l'eau. Ils marchent pendant des heures, « sans autre but que le soleil. Nous allions et parlions vivement, pendant la première heure. Puis nous chantions un temps ; puis, le silence entre nous se faisait. [...] Et si la faim venait, un miracle parfois nous donnait notre nourriture. On rencontrait, dans ce désert marin, quelque tribu nomade de pêcheurs qui campaient sous des tentes en loques [...]. Ces braves gens, pour quelques sous, nous préparaient d'incomparables soupes de poissons [11] ». Les sensations de jadis, en se renouvelant, s'approfondissent et s'enrichissent. Paul, dans ces promenades, fait réserve d'images, de formes et d'odeurs. La sensation ne possède plus la perfection pure et immédiate de jadis ; tout en demeurant pleine et entière, elle nourrit une volupté seconde, celle de l'intellect. Pour le jeune homme, il y a gain net : les deux plaisirs ne s'additionnent pas, ils se multiplient.

10. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, p. 204.
11. *Vues*, p. 262-263.

Paul Valéry, été 1889. Le poète a dix-huit ans. Il poursuit sans conviction des études dont il sait ne rien vouloir tirer. Il possède une connaissance sophistiquée de la poésie, il fait des vers, mais ne désire pas les publier. Il a approfondi l'histoire, la théorie et les problèmes généraux de l'architecture. Il dessine et il peint. Il se met avec détermination aux diverses branches des mathématiques. Tout sensuel qu'il soit, il a une tournure d'esprit teintée de philosophie, et double chacune de ses activités d'une réflexion sur la manière de la mener. Ce qui lui manque, ce qu'il cherche, et dont il entrevoit peut-être la forme, est une pensée unique, qui engloberait les autres, les expliquerait et les justifierait, et qui donnerait aux disciplines hétéroclites qu'il pratique la cohésion qui leur manque.

Sa nervosité est extrême. Sa vie se partage entre des pôles incompatibles, dont la juxtaposition n'a de signification ni sociale ni intellectuelle. L'extraordinaire capital de sensibilité et de capacité d'intellection qu'il accumule reste pour l'heure sans affectation claire. Non qu'il se trouve sommé d'en faire un usage socialement reconnu : son frère subvient à ses besoins, et il ne se sent aucun désir de réussite ou de prestige. Mais il lui manque un centre, un lieu intérieur dans lequel ses activités se rejoignent, se complètent, et s'éclairent de leurs rayonnements respectifs. Au lieu de cela, il est écartelé entre des mouvements non coordonnés, qui le tirent et l'attirent dans plusieurs directions, et le mettent dans un état de perpétuelle tension nerveuse. Trois ans plus tard, racontant à Gide ce qu'ont été ses dix-huit ans, il se décrira comme un « enfant douloureux partout, ignorant de lui-même et mobile comme l'argent vif » [12]. La recherche d'une pensée synthétique, qui rendrait compte de la totalité des créations humaines, est aussi un moyen de quêter le centre personnel et intérieur autour duquel s'organiseraient sa personne et sa vie, et qui détendrait ses malheureux nerfs.

Il passe le mois d'août au Vigan, dans les Cévennes, au milieu des montagnes, des ruisseaux et des châtaigners. Ce paysage exclusivement terrien, aussi beau soit-il, finit par l'ennuyer, et par lui faire regretter sa ville – « mon vieux Peyrou et mon Capharnaüm et mes amis » [13]. Dans une lettre à Fourment, il déverse en vrac son humeur, ses dégoûts et ses rêveries. Au cours de ses promenades de rêveur solitaire, il occupe son esprit à saisir ce qui lui arrive. « Je me repais ici de sensations. Les odeurs, les couleurs, les sons insolites m'entourent et je les recueille et je les classe et je les décompose en moi et je les rattache à d'autres perçus ailleurs, ressuscitant ainsi des trésors de souvenirs » [14]. Des atmosphères de Gênes remontent dans sa mémoire, et y font apparaître ses lointaines et lumineuses origines. « Il y a en moi un atavisme prédominant. Je descends d'une de ces

12. André Gide-Paul Valéry, *Correspondance*, p. 155.
13. Paul Valéry-Gustave Fourment, *Correspondance*, p. 67.
14. *Idem*.

familles curieuses des républiques italiennes du XV^e^ siècle (les Galéas Visconti de Milan) et je vis à cette époque. Je me fous de la politique et de la jurisprudence et je ne suis républicain que de ces républiques où [...] les Boulanger se dressent dans une armure damasquinée, sur les terrasses de marbre [15]. » Aucune de ses occupations habituelles ne trouve grâce à son regard, si elle ne peut être métamorphosée en poème. « Je me moque des Flahault et des Meynial fouilleurs des prés et des polyptyques [16]. » Dans les prés il trouve non des champignons, mais des rimes; dans les polyptyques il voit se former la vision « d'époques indistinctes et troublantes; je mêle là les décadences extrêmes de Pétrone, les confusions de religions bizarres et des sciences occultes, [...] les enfantillages compliqués des cours ostrogothes, les évêques, les sabbats, les barbaries raffinées, les bijoux byzantins [...], tout un univers de vibrations artistes et rares. Et puis la Nuit – et puis la Lune ! !... » [17]. Hélas, ces visions ne sont pas les fruits délicieux de l'enthousiasme. Elles sont les sécrétions de l'ennui. « Tout ce que je touche me dégoûte... encore moins cependant que tout ce que je produis. [...] Et puis zut – N'importe où hors du Monde. Je sens que je deviens fou... heureusement. Je le suis déjà [18]. »

Cette lettre excessive et décisive illustre la situation du jeune poète. On y entend l'écho fort peu assourdi de ses récentes lectures. Depuis le début de l'année, il s'enfièvre à la lecture de Poe, Baudelaire et Flaubert. Les forêts de correspondances, les tableaux byzantins imprègnent son imagination. L'aspiration à un ailleurs qui prendrait l'aspect d'un passé imaginaire, amené à la vie par la seule grâce des mots, reflète et mêle ses sources. Il est de surcroît sous le choc d'une lecture bouleversante. Il vient de découvrir son semblable, son frère, dans le personnage énervé de des Esseintes, le héros de *A rebours*. Ce roman le touche au plus vif de son être. Il y trouve une sorte d'autobiographie : Huysmans a décrit, disséqué et analysé tout ce que lui-même trouve dans son âme; des Esseintes lui apparaît comme un Valéry éclairé et sublimé. En écho, le Valéry de tous les jours se met à ressembler à son image. Les névroses artistes de son personnage lui deviennent une drogue, il s'exalte avec lui, se prend au piège de sa frénésie de sensations subtiles. Il prend même l'habitude (qu'il conservera bien après que les déliquescences symbolistes auront fini d'agir) de fumer un tabac arrosé de benjoin. Le jeune homme dégoûté, cherchant les sensations dans sa cervelle, et qui du Vigan écrit à Fourment, est un précipité des deux personnages.

Ses excès rhétoriques sont certainement des péchés de jeunesse. Mais le jeu de résonances dans lequel il se trouve pris n'est pas un

15. *Idem*, p. 68.
16. *Idem*, p. 69.
17. *Idem*.
18. *Idem*.